

PIERRE
CARON

LETENDRE

et les âmes mortes

ROMAN

RECTO
VERSC

À la mémoire de Sélyphane Kousma

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- LA VRAIE VIE DE TINA LOUISE
Libre Expression, Montréal, 1980
Typo, Montréal, 2004
- VADEBONCOEUR
Acropole, Paris, 1983
Libre Expression, Montréal, 1995
- LES AVENTURIERS DE LA
NOUVELLE-FRANCE
Belfond, Paris, 1996
- MARIE-GODINE
Libre Expression, Montréal, 1996
Québec Loisirs, Montréal, 1997
- AQUA TUMULTA
Éditions Recto-Verso, février 2014

TRILOGIE

LA NAISSANCE D'UNE NATION:

- THÉRÈSE
VLB, Montréal, 2004
Québec Loisirs, Montréal, 2004
Anne Carrière, Paris, 2005
en poche:
Les éditions Bibliothèque québécoise,
Montréal, mars 2009
- MARIE
VLB, Montréal, 2005
Québec Loisirs, Montréal, 2005
Anne Carrière, Paris, 2005
en poche:
Les Éditions Bibliothèque québécoise,
Montréal, octobre 2009
- ÉMILIE NNE
VLB, Montréal, 2006
Québec Loisirs, Montréal, 2006
Anne Carrière, Paris, 2006
en poche:
Les Éditions Bibliothèque québécoise,
Montréal, 2010
- THÉRÈSE, MARIE, ÉMILIE NNE
Éditions Recto-Verso, Montréal,
2013

SÉRIE

LE QUATUOR DE MONTRÉAL

- LETENDRE ET L'HOMME DE
RIEN, Fides, Montréal, 2008
Québec Loisirs, Montréal, 2009
(finaliste pour le meilleur roman
policier 2009)
Éditions Recto-Verso, Montréal, 2017
- LETENDRE ET LES ÂMES
MORTES, Fides, Montréal, 2009
Éditions Recto-Verso, Montréal, 2017

RÉCITS

- QUATRE MILLE HEURES
D'AGONIE, Québec-Amérique,
Montréal, 1978
- MON AMI SIMENON
VLB, Montréal, 2003
- PROMENADES DANS QUÉBEC
VLB, Montréal, 2008
- L'HISTOIRE VIVANTE DES
RÉGIONS HISTORIQUES DU
QUÉBEC, Éditions de l'Homme,
Montréal, Tome 1, 2008
(gagnant du Prix des bibliothèques
du Québec 2009)
En collaboration avec l'historien
Jacques Lacoursière.
- VAGABONDAGES... VISITES
ÉMOTIVES DE 50 VILLES ET
VILLAGES DU QUÉBEC, Éditions
de l'Homme, Montréal, avril 2011
- QUELQUE CHOSE EST ARRIVÉ
À CHRISTIANE,
Éditions Recto-Verso, Montréal, 2014

DOCUMENTS

- LES PETITES CRÉANCES,
COMMENT S'Y PRÉPARER,
Éditions de l'Homme, Montréal, 2004
- LE DIVORE SANS AVOCAT
Éditions de l'Homme, Montréal, 2006
- LIQUIDER UNE SUCCESSION
Éditions de l'Homme, Montréal, 2009

ÉDITIONS DE LUXE

- L'ÂME DE QUÉBEC, Photos de
Claudel Huot, Éditions de l'Homme,
Montréal, 2008

CHAPITRE 1

SÉLIPHANE KOUSMA

MOSCOU, DANS LA NUIT DU 11 AU 12 FÉVRIER 1852.

Couché en chien de fusil, bien enroulé dans sa peau de mouton sur le tapis miteux du corridor, le jeune domestique avait peine à trouver le sommeil. Depuis deux jours, le barine montrait des signes d'abrutissement de plus en plus alarmants. Avant même de venir à Moscou, pour se mettre à son service, le jeune Ukrainien avait été pourtant prévenu de l'état mental de Nikolai Vasil'evich, mais il n'avait pas imaginé alors ce que pouvait être la démence. À présent, il avait peur.

Pour éviter que l'angoisse ne l'étreigne par trop, il porta ses pensées sur les événements qui l'avaient conduit, lui, un humble domestique sans famille, du fin fond de l'Ukraine au cœur de la Russie.

C'était à peine quelques semaines auparavant, soit le 25 janvier.

Ce jour-là, un vent glacial, venu de Sibérie, avait soufflé toute la journée. Tirée par trois chevaux étiques aux naseaux écumants, une vieille britchka avait difficilement frayé son chemin dans la neige entre Sorotchintsy et Dikanka, à l'aller comme au retour. En cette période de l'année, l'hiver avait pourtant commencé à perdre de son mordant, et sans la bise froide soufflant de l'est, le temps aurait été presque confortable.

Sur une distance de deux verstes, l'attelage avait mis presque tout l'après-midi pour effectuer le trajet et c'est à bout de souffle, haletant, que les bêtes s'étaient engagées sur les madriers de bois pavant le bourg.

L'unique siège de la voiture était occupé par un vieux moujik. Emmittoufflé dans un grand manteau à col d'ours, le colosse, dont les yeux sombres perçants contrastaient avec son épaisse moustache blanche, tendait les rênes en maugréant. Derrière lui, installé à même le fond de la voiture, Sélipane Kousma réchauffait ses mains de son haleine.

C'était pour venir le quérir que ce pauvre équipage, harnaché de cordes et dont les carcans étaient quasi disloqués, avait dû laborieusement s'ouvrir un chemin dans l'hiver. Jusqu'à tout récemment, il était au service d'un barine de Dikanka. Celui-ci étant mort d'une crise d'apoplexie, le garçon déjà orphelin s'était retrouvé tout fin seul, sans maison ni moyen de subsistance. Puisqu'il était aussi intelligent que fiable et courageux, son nom avait circulé chez les riches propriétaires. C'est ainsi que son destin l'avait lié à celui du personnage emblématique du village de Sorotchintsy.

Depuis quelques mois, Nikolai Vasil'evich, dont la renommée s'étendait au-delà de l'Ukraine et, même, de la Russie, séjournait à Moscou chez un parent, le comte Alexandre Osterman-Tolstoï, général d'infanterie, et se comportait de façon de plus en plus erratique. Il devenait peu à peu névropathe et à la krossma, où se réunissaient des habitués pour boire le kross qui fait tourner les têtes, on le disait même complètement abêti. Depuis ces dernières années, en fait depuis qu'il était rentré d'Italie, il s'enfonçait dans un mysticisme excessif qui, manifestement, le coupait de la réalité.

La rumeur de sa déchéance mentale s'était avérée lorsqu'un de ses amis, Petrovich Sheripov, était venu de Moscou

confirmer à la mère de Nikolai l'état maladif de son fils. La veuve Maria Ivanova Langsky avait alors décidé d'envoyer chercher ce jeune domestique, dont on disait tant de bien, pour qu'il s'attache à la personne du malheureux.

Après un dernier chaos, la voiture était arrivée devant la grille d'un mur trop enneigé pour qu'on puisse distinguer s'il était de bois ou de pierre. Au-dessus, entre la ramure dénudée de quelques grands arbres, dépassaient à peine les versants de la toiture d'une maison aux flancs bas.

Le vieux moujik toucha le garçon à l'épaule et lui dit de tenir les rênes le temps qu'il libère la voie. Il descendit de voiture et, claudiqua, courbé vers le sol, vers l'entrée du domaine dont il repoussa la porte cochère.

La datcha apparut, une sorte de manoir plutôt modeste, dont la façade d'un blanc usé était ornée de colonnettes. Devant, de grandes pousses mortes qui perçaient la neige autour d'un espace circulaire, sûrement un étang, laissaient deviner qu'il y avait un jardin.

Sous le passage des chevaux, près d'une palissade où, l'été, on devait faire sécher des chapelets de pommes et de poires, des oies, qui cacardaient en liberté, se bousculèrent dans un nuage blanc. Entre les restes d'une corde de bois et des monticules de neige perçaient ici le timon d'une charrue, là, une lame de faucheuse, ailleurs le jute de quelques poches de blé. En arrière-plan, près d'un tas de fumier, une écurie de planches disjointes et noircies par le temps faisait peine à voir.

Descendu de voiture, Séliphane comprit que le vieux moujik, si taciturne qu'il ne lui adressa même pas la parole, lui signifiait, d'un geste sans équivoque, qu'il devait entrer. Alors qu'il se dirigeait vers le court escalier menant au seuil de

l'entrée, quelqu'un, une femme, forte et vêtue d'une sorte de chasuble, parut dans la porte entrouverte.

À son tour, elle fit signe au garçon, et lui tournant le dos, elle lui lança, d'une voix rauque :

— Viens !

Puis elle disparut dans la pénombre d'un vestibule où la rejoignit le jeune domestique. Quand il retira sa toque de laine brute, qui libéra son abondante chevelure rousse et soyeuse et fit croire un instant à la matrone qu'il s'agissait d'une fille. Pour chasser le doute, elle lui demanda :

— Quel est ton nom ?

— Séliphane Kousma.

Ce disant, il voulut pénétrer plus avant dans la pièce, mais elle l'arrêta :

— On n'entre pas ici avec ses bottes.

Le garçon les retira d'autant volontiers qu'elles étaient beaucoup trop grandes pour lui, et c'est en chaussettes qu'il la suivit.

Ils traversèrent une vaste pièce, aussi froide et mal éclairée que la précédente. Elle était meublée de deux gros fauteuils défraîchis, d'une table massive entourée de six chaises assorties, d'un buffet, et d'un vaisselier sur le rebord duquel était posée une pendule dont les aiguilles étaient arrêtées à cinq heures dix.

Quelques pas plus loin, ils débouchèrent dans une cuisine où les flammes d'un âtre profond dévoraient des bûches aussi grosses que des troncs de sapins adultes. Contre le mur, un seau de bois, des tonnelets, une cruche, des sacs de vivres et, suspendue au-dessus du feu, une marmite fumante qui dégageait l'odeur engageante d'un bouillon de mouton.

Après la tension du froid, la chaleur épaisse ramollit le jeune domestique, qui fut soudain pris d'une grande fatigue. Son estomac criait famine, ce que devina la femme à le voir tanguer en reluquant du côté du garde-manger. Elle y prit un pain, des œufs qu'elle déposa dans un panier d'osier, et, se penchant vers le plancher, elle tira une trappe vers elle, la cala avec une tige de fer, et descendit à la cave. Elle en revint avec une tinette de lait et une autre, contenant des morceaux de porc salé.

C'est sans considération pour son appétit qu'elle regarda ensuite le garçon s'empiffrer.

Au bout d'un moment, elle lui annonça qu'il était sur le point de rencontrer Maria Ivanova Langsky, ainsi que le professeur Sheripov, de l'université de Moscou, un grand ami du barine.

Alors que Sélyphane s'assurait de ne rien perdre de ces paroles, une porte, qui se trouvait dans un mur hors du cercle éclairé par un lustre à trois maigres bougies, libéra un personnage diffus qui s'immobilisa dans le chambranle.

C'était une femme, d'un certain âge. Après quelques secondes d'immobilité, elle s'avança, suivie de deux autres, beaucoup plus jeunes. Elles étaient toutes trois particulièrement bien vêtues, mais ce qui retint surtout l'attention du jeune moujik, ce fut leur ressemblance : il en conclut qu'il s'agissait de la mère du barine et de ses sœurs, la mère étant au demeurant nettement plus jolie que ses filles.

— Qui est-ce, Polina ? Nous avons entendu les oies, apeurées par l'arrivée d'Alexcha dans la cour...

— C'est le jeune domestique que vous avez envoyé chercher à Dikanka, maîtresse.

Les trois femmes s'avancèrent dans la lumière. Elles passèrent devant le garçon sans réagir, mais bientôt, la mère s'adressa à lui sur un ton courtois quoique distant :

— Ce soir, vous dormirez avec les serfs dans les communs, et dès demain, vous partirez pour Moscou avec Petrovich Sheripov.

On ne l'avait pas informé qu'il devrait aller dans la grande ville et il faillit en faire la remarque mais, déjà, la femme s'était éclipsée avec ses deux filles là d'où elles étaient venues.

Le lendemain, il entreprenait un voyage de sept jours qui devait le conduire rue Nikitskia, dans l'appartement du comte Osterman-Tolstoï, qui, résidant pour quelque temps à Petit-Sacconnes, sur les bords du lac de Genève, l'avait généreusement mis à la disposition de Nikolai Vasil'evich.

On était alors le 3 février et, peu de temps après son arrivée, Séliphane avait été mis en présence du barine, ce qui l'avait profondément ému.

Couvert d'une cape d'agneline et se traînant les pieds, le personnage venu à sa rencontre avait tout d'un vieillard (Vasil'evich n'avait pourtant que 43 ans...). Au-dessus de son cou émacié ceint d'une écharpe grise, la souffrance torturait son visage et ses yeux luisaient comme s'il venait de pleurer ou comme s'il était fiévreux. Quelque chose de flou flottait dans le regard qu'il avait posé mollement sur le jeune domestique. Sans s'enquérir le moins du monde à son sujet, d'une voix éraillée presque sans souffle, il avait demandé :

— J'aimerais que vous m'apportiez de l'eau fraîche.

Sa requête avait rappelé à Séliphane les inquiétudes générales qu'un domestique du comte Osterman-Tolstoï, ayant conservé ses fonctions à l'appartement, lui avait confiées, à savoir que le barine mangeait à peine, qu'il avait renoncé au thé, ne buvant que de l'eau froide accompagnée de bouts de pain lorsque son estomac le faisait trop cruellement souffrir. Comme si ce n'était pas assez, chaque matin, il s'enveloppait dans une couverture mouillée pour se fouetter le sang et se

donner du tonus. Ce régime en avait fait le spectre mortuaire que Séliphane avait rencontré. Ses amis les plus chers s'étaient mêlés, à plusieurs reprises, de tenter de lui faire comprendre qu'il tentait la mort ; mais Vasil'evich était demeuré insensible à leurs arguments autant qu'à leurs suppliques, se repliant dans une attitude hermétique où il était absolument inatteignable.

Dès le premier soir, le docteur Tarassenkov, mandaté, avec cinq autres sommités médicales, par un ami qui venait régulièrement en visite, le comte et écrivain Léon Tolstoï, pour identifier la source du mal qui rongeaient le barine et tenter de trouver un traitement, avait donné instruction à Séliphane de dormir devant la porte du malade pour, en quelque sorte, garder son sommeil.

Une semaine s'était écoulée. Séliphane s'était adapté au rythme de la maison, qui tournait exclusivement autour de la maladie du barine. À voir l'affolement de chacun des visiteurs lorsqu'ils quittaient le grand appartement, elle allait s'aggravant. Désormais exclusivement vêtu d'une vieille robe de chambre, Nicolaï Vasil'evich avait complètement cessé de se laver. Ses cheveux lui tombaient dans le visage et sa moustache, qui pendait chaque côté de sa bouche, ajoutait au négligé de sa personne. Au surplus, il avait déclaré péremptoirement à son confesseur, le père Mathieu, que dorénavant il ne mangerait plus. Le vieux prêtre avait compris que son pénitent se suicidait par inanition volontaire.

Une nuit, vers les trois heures du matin, Séliphane, qui n'était toujours pas parvenu à s'endormir, entendit un mouvement de l'autre côté de la cloison. Il se leva et colla son oreille contre la porte de la chambre. Au bruit familier des semelles glissant sur le plancher, il comprit que le barine était debout. Se reprochant son indiscretion, mais certain de se conformer aux directives du docteur Tarassenkov, il frappa légèrement. N'obtenant pas de réponse,

il entra dans la pièce: debout, une cape sur les épaules, et une épaisse serviette de cuir à la main, le barine s'étonna de sa présence :

— Mais d'où sors-tu comme ça ?

— Je dormais dans le corridor, près de la porte...

Nicolaï Vasil'evich sembla réfléchir un moment puis parut renoncer à s'enquérir davantage de la présence du jeune domestique. Tout simplement fit-il remarquer :

— Tu dois avoir froid ?

— J'ai une bonne couverture, maître.

Le barine posa sa serviette près de la cheminée qui occupait presque un pan complet de la pièce et en détacha les sangles. Il en tira plusieurs rames de papier liées avec de la ficelle et les lança dans le feu :

— Viens m'aider.

Son geste avait cependant provoqué une telle commotion chez le jeune domestique que, sans réfléchir à la hardiesse de sa conduite, celui-ci poussa son maître pour l'éloigner de l'âtre.

— Mais que faites-vous là ?

— De quoi te mêles-tu ? Si tu ne veux pas m'aider, sors et va prier.

« Fou, il est bel et bien fou », se dit Sélyphane.

La sacoche fut bientôt vide et le vieil homme se retourna et marcha vers son lit tout au fond de la chambre. Le domestique profita de ces quelques instants de battement pour s'accroupir devant les flammes qui rougissaient le bord des cahiers et en soustraire quelques-uns du feu. Heureusement, les feuilles étaient liées si serrées que seuls les contours en avaient été consumés. Sélyphane les glissa sous sa veste et sortit doucement.

Le lendemain, il les rangea dans une soupente et n'en glissa mot à personne.

CHAPITRE 2

MONTRÉAL, LE 21 JUILLET 2006

Paul Letendre décida de descendre à l'intersection de l'avenue des Pins et de la rue Saint-Denis. Il était dix-huit heures trente et il devait se rendre rue Sainte-Catherine mais le Festival Juste pour rire battait son plein et, à quelques heures des différents spectacles et surtout, d'un gala en l'honneur d'Yvon Deschamps, il était devenu quasi impossible de se déplacer en voiture dans cette partie de la ville. De plus, c'était l'heure de pointe et les rues, comme les trottoirs, débordaient, alors que les terrasses des restaurants avaient leur plein de clients.

En payant le chauffeur, il crut bon de s'excuser : après lui avoir annoncé qu'il se rendait au Théâtre du Nouveau-Monde, voilà qu'il écourtait sa course. Le chauffeur ne s'en montra nullement offusqué :

— Je vais remonter vers le nord. Il me sera beaucoup plus facile de prendre d'autres clients. Rue Sainte-Catherine, j'aurai été immobilisé dans le trafic pendant un joli moment...

Avant de quitter sa résidence, rue des Ormes à Outremont, Letendre, qui se refusait de posséder une voiture, avait envisagé d'appeler son bon ami, Carol Marion, un chauffeur de taxi ayant l'habitude de le conduire dans Montréal. Il avait rejeté cette idée, car il s'était aussitôt dit qu'il allait ainsi le priver de bonnes affaires dans son quartier : à Rosemont, en ce beau soir d'été, il

n'allait pas manquer de clientèle. Et Letendre était parfaitement en mesure de comprendre le désir de celui qui venait de l'amener rue Saint-Denis de désertier le Quartier des spectacles, car il avait lui-même pratiqué le métier pendant ses études et il se souvenait comment les soirs de week-end lui-même fuyait la cohue du centre-ville pour le calme des quartiers Snowdon ou Notre-Dame-de-Grâce.

Lorsqu'il referma la portière, il fut aussitôt assailli par la touffeur de la canicule qui pesait sur la ville depuis plus de dix jours.

Il enleva sa veste et prit la précaution de retirer d'une poche intérieure les billets pour le spectacle de Fabrice Luchini qu'il s'en allait voir. Il les avait obtenus de sa fille, qui tenait librairie, rue Bernard.

— J'ai mis la main sur deux bonnes places au parterre, près de la scène, lui avait annoncé Christine deux jours plus tôt alors qu'elle était venue manger à la maison.

Le deuxième billet était destiné à Monique, avocate chez Burnstein, Pollack et Miron, une importante firme de Westmount. Hélas, son amie de cœur avait dû se rendre d'urgence chez sa dentiste en fin de journée et n'était pas en état de sortir.

C'est ainsi qu'il s'était retrouvé seul, sans avoir eu le temps de remplacer Monique, ce dont, de toute manière, il n'avait pas eu très envie. Il avait bien songé un moment à Adrien, mais il s'était rappelé que son jeune ami camerounais donnait lui-même ce soir-là, avec son groupe Les Body Parts, un spectacle de rap dans un endroit branché très couru de la Rive-Sud.

Il louvoya sans presse entre les piétons qui, comme lui, descendaient vers le boulevard de Maisonneuve. Le Café Cherrier regorgeait de sa faune habituelle composée en grande partie de jeunes et jolies femmes. Plusieurs clients masculins, de sérieux

professionnels à cravate ou des artistes un peu échevelés, posaient, désirant être vus davantage qu'ils ne regardaient. Ces attitudes rappelaient à Letendre les manèges un peu risibles qu'il avait observés chez certains habitués de *La Rotonde* à Montparnasse, des vedettes qui n'en étaient plus mais qui se donnaient ainsi l'impression du contraire.

À la hauteur du carré Saint-Louis, il se félicita d'avoir choisi de poursuivre son trajet à pied : une file de voitures, qui s'étirait depuis la rue Roy, trois coins plus haut, étaient immobilisées. Elles attendaient que le feu, à l'intersection de la rue Sherbrooke, où les services municipaux avaient fermé la rue Saint-Denis, tourne au vert. Dès lors, elles allaient devoir se partager à gauche et à droite dans une manœuvre qui n'irait pas de soi à cause du flux de piétons. Dans cette marée d'autos, dont plusieurs klaxonnaient, projetant avec tohu-bohu la frustration des conducteurs, Letendre ne distingua pas particulièrement un homme d'une trentaine d'années qui, derrière le volant d'une Toyota, semblait fulminer, en jetant des regards nerveux à sa droite, sur la banquette.

Pourtant, l'homme était seul.

À un moment, sortant la tête, il sembla supputer ses chances de doubler le train de voitures qui le précédait. Puis, il se tourna de nouveau vers l'espace libre à ses côtés. C'est alors que le feu passa au vert : les voitures le distancèrent dans la seconde pour s'engager et effectuer leur virage rue Sherbrooke. Pressentant finalement que le mouvement avait repris, le jeune homme ramena son regard devant lui et appuya sur l'accélérateur pour profiter à son tour de la voie ainsi libérée sans se rendre compte que le feu rouge avait repris ses droits.

Mal lui en prit.

Un mastodonte de six roues percuta la Toyota de plein fouet. Le bruit de l'impact fut tel que la baie vitrée du Café de

Vienne vibra et que les clients attablés à proximité se précipitèrent vers le fond du bistrot.

La petite japonaise du jeune homme fit un tour complet sur elle-même et vint heurter la devanture d'un immeuble résidentiel. Elle évita de justesse le comptoir laitier attendant d'où sortaient deux enfants, qui échappèrent leurs cornets en fuyant vers leur père. Ce dernier leur ouvrit les bras avant de les soulever et de détaier prestement.

Une sorte de vague de fond balaya les trottoirs : d'un coup, la masse des piétons en marche vers les lieux du Festival Juste pour rire refoula en direction nord, dans le désordre. Néanmoins, plusieurs d'entre eux, des curieux désireux de tout voir, se dressèrent contre ce mouvement, ce qui ajouta à la confusion.

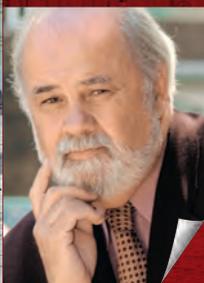
Au centre de ce brouhaha, un trou de silence, et dans l'air chaud, une forte odeur d'essence qui montait dans les poudroissements du soleil.

Les mains toujours rivées à son volant, dans la Toyota, maintenant un amas de ferraille, le chauffeur à demi-conscient gémissait. Soudain, une douleur fulgurante traversa son épaule gauche heurtée par la portière lors de la collision. En dépit de sa vision trouble, il put remarquer que son pare-brise avait volé en éclats. Machinalement, il porta ses mains à son visage : un liquide épais coulait de ses paupières et suivait l'arête de son nez pour s'égoutter sur ses genoux, rouge sang. Simultanément, il éprouva la sensation sidérante d'un clapotis au milieu de la poitrine. Il étouffait. Il inhala un grand coup, réflexe qui révéla un mal intense qui, jusqu'alors, couvait dans ses poumons, dans son cœur aussi peut-être.

Tout son corps se mit à trembler. Il voulut commander à ses jambes ; elles refusèrent de bouger. En dépit de la souffrance, une pensée impérative parvint à faire son chemin dans son esprit même s'il lui semblait que sa tête allait éclater : il lui

Le geste d'un névrosé, à Moscou dans la nuit du 12 février 1842, et un terrible accident, plus de 160 ans plus tard, le soir du 26 juillet à Montréal... et Letendre, entraîné par sa passion pour les livres anciens, découvre entre les deux événements d'invraisemblables liens susceptibles de mettre en jeu la vie de plus d'une personne, dont la sienne. D'abord en Russie, une femme voudra absolument savoir s'il est courageux, puis au Canada, la plus cruelle des organisations criminelles lui donnera l'occasion de répondre à son interrogation.

Entouré de ses proches, armé uniquement de son intuition et de l'irréductible volonté de sauver deux âmes mortes d'un tragique destin, il se jettera dans la plus imprévisible des aventures qui en fera le détenteur légitime d'un précieux manuscrit, véritable trésor national russe.



Pierre Caron est journaliste, notaire, avocat et homme de lettres québécois. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont le récit de son amitié avec l'écrivain Georges Simenon (*Mon ami Simenon*) et une trilogie historique, *La naissance d'une nation*, qui a obtenu un vif succès dans toute la francophonie. *Letendre et les âmes mortes* est la deuxième d'une série d'enquêtes menées par Paul Letendre.

ISBN 978-2-924381-09-0



9 782924 381090

© Yan Tremblay

Groupe
Livre
Québecor Média

Conception graphique de la couverture : Nancy Desrosiers, Photo : © mikolajm / Shutterstock